

Thierry Salaün
L'œil du cyclone
Poèmes



Cracheur de Vers

Thierry Salaün

L'œil du cyclone

Poèmes

Ces textes sont sous Licence d'Art Libre : vous pouvez les copier et les diffuser librement à condition d'en citer l'auteur. Vous pouvez également visiter mon site web : <http://zerealpolo.free.fr>
Contact : zerealpolo@zone-mondiale.org

Illustration de couverture : Paranoïaque

SOMMAIRE

Vaines saisons...	5
Dans la forêt...	6
Princes de noir vêtus...	10
Marylin	11
Missed Miss T. Shirley	12
La sirène	13
Le jour naît d'Aur Or e...	14
GUERRE 1	15
GUERRE 2	15
GUERRE 3	16
MANDRAGORE	17
PANIQUE	18
Noyée dans les draps blancs	19
Alchimie	20
Souplement, un voile tissé par les ombres	21
Le Temps d'une Autre Terre	22
La soif...	24
"La rosée sur mon front..."	29
Nos rives d'orage...	30
FARCE...	32
AUORE...	33
Le fleuve...	35
TOI...	36
FLEURS DE CHAIR	38
RÊVE DE FOU...	40
Maître des brûlures de l'acide...	41
Dans les bras nacrés du sommeil...	42
VAGUES D'OR ENFANTINES...	43
Naufrage...	45
SOUVENIRS...	47
Les brumes matinales des champs s'élevaient...	49
LES ROIS...	50

Vaines saisons ; la ville jeune encore
Sent déjà planer l'Ombre de la mort.
Campanae funebris tinnitus
Cristal amer le glas sonne, cligne et Tousse !

Dans la forêt...

1

Elle m'a dit

Ne reviens plus me voir

Ses yeux roulaient

Alors que je l'étranglais

Après qu'elle m'eut assassiné

*

Les spectateurs ont dévoré le procès

2

Éternité nocturne du monde

Dans la lente agonie solaire

Les nymphes du Chaos

Semblent s'être soumises

La MAGIE

Pétrifiée ?

3

Les murs de la cité étaient d'acier poli :

immense immense jeu de miroir

assurant l'illusion d'un espace infini

4

Le silence de mes cavernes cérébrales

Humides et glacées

Implose

En flasques lumières

Sous le cri du Nécromant

Front brûlé

Le sceau de l'éclair

LES ROIS...

L'aube s'éveille,
les petits chanteurs se lèvent.

Ni trône, ni couronnes,
ni or, ni gloire,
seule compte l'amitié :
prestige des rois...

Traversée de monstres solaires
La mécanique virtuelle
Joue
Les entrailles brisées

Mondes en fuite
Sous la menace des étoiles
Lames d'acier
En équilibre au dessus de ma tête

5

Tapis au creux d'un chêne, je recherche
le sommeil. Mon drap est le voile soyeux
de la nuit.
La marque de fer rouge qui barre mon front
semble vivante. Je la caresse de la main
car la douleur éveille en moi le souvenir.

6

Au centre de la Nécropole palpait le cœur
métallique de l'Horloge. Les rues, fleuves
dociles, brassaient les sombres phalanges
d'une indifférence monstrueuse. La perfection
de l'Orchestration nous rassurait.
Je me demande comment, un matin, je me suis
réveillé vivant à l'extérieur de la ceinture urbaine,
à l'orée de la sinistre forêt qui la côtoyait.

*

Puis je me suis enfoncé dans l'espace luxuriant
qui s'offrait à moi.

7

La plainte du loup blanc, triste appel à la lune,
Résonnait dans la forêt...
S'approchèrent deux filles aux longs cheveux. L'une
Sublime, se déhanchait ;

L'autre, vêtue de cuir jouait de la guitare
Électrique, en sifflant des runes de métal.
Un signe ! Mon cœur se tordit d'un désir brutal
Qui me décida à les suivre sans retard.

Nous pénétrâmes dans une grande clairière
Où dansaient sans répit des êtres fantastiques
Un terrible centaure secouait sa crinière

Des elfes dans le vent jouaient de la musique ;
Et des nymphes valsaient m'entourant de leurs bras...
Les ombres nous changeaient en d'immenses cobras.

8
Un satyre
Arracha l'Étincelle de ses sabots de pierre

Dans la flamme marine
Vénus
Sublimement ruinée
Léchait le cul de Lucifer

9
Réfugiés dans la forêt
Les enfants pratiquent d'étranges jeux

Avec Eux
Je me suis baigné
Dans le feu ruisselant de la fièvre tropicale

10
Ses yeux des bijoux
Emmêlaient
L'écheveau de mes pensées

De ses lèvres sanguines
S'échappaient les soupirs
D'un alphabet étranger

Les brumes matinales des champs s'élevaient,
Voilant le soleil, aveuglantes.
La terre, comme un sexe que la rosée mouillait,
S'offrait à mes pieds nus, tremblante.

Dirais-je ces senteurs subtiles,
Se heurtant à mes sens hallucinés, cinglantes,
Vives lanières fort habiles,
Jaillissant du creux d'ombre des sentiers, sifflantes.

De vertes garnisons se courbaient sous mes pas ;
Inoffensive armée qui n'attaquera pas :
Ce sont les hommes qui défilent !

Mon jeune corps huilé de fête, excité,
Pinocchio coupé de ses fils...
Ai-je menti ? Je ne crois pas avoir rêvé.

te souviens-tu Sylvie
vierge Nymphé des bois

Je buvais tes paupières
tes baisers des aurores

Je pleurais su tes reins
lagune demoiselle

Tu dévorais mon sexe
J'y jetais un coup d'œil

Je te pénétrais
pensant percer à jour
ton intime dentelle

chaque découverte
écrasait les anciennes
T'ai-je vraiment connue
merveille des délices
Que n'ai-je aperçu
Tu demeures un mystère
Et je t'aimais plus fort

Dehors la nuit digérée souriait
Le Soleil
blafarde luminosité
rongée d'immeubles
Je la regardais
assise près de moi
Son corps près du mien
encore des accords
corde raide
M'étais-je menti
Je ne savais plus très bien

Je l'ai chassée
Nos os noirs s'écorchaient sous le vent
Sable dérive
Rime mourante
Je crois avoir toujours menti

Magicienne
Avec ta langue
Dis-moi si tu m'aimes

11
Nous avons couru les bois.
Avec l'encre des étoiles
Elle a enflammé la voile délirante du rêve

Quand Elle disparu
En de grandes volutes de fumée
Nous avions regagné
La clairière aux Orphelins.

12
Arriva le moment de m'embarquer
Pour le couchant.

Les enfants
Avaient décoré les arbres
De rubans multicolores.

Ils avaient revêtu
Le costume d'un dragon rouge
Et m'encerclaient
En une ronde merveilleuse
En poussant des cris d'Apaches.

13
Âge d'Or mythique,
Paradis ?
laissez-moi rire !

Je préfère
Les feux de l'Aurore
Sur les lèvres d'un nouveau-né ;

Dans la forêt.

Princes de noir vêtus...

Quand son ombre de passage sur les trottoirs
Laisse filer les yeux sur un cil dérisoire,
Comme le temps d'un bref éclat dans l'entonnoir
Le chat se dévoile seulement noir sur noir.

J'ai entendu ses hurlements natifs dans
L'oubli, un long tunnel creuser à coups de dents,
Lorsqu'en quête d'une nouvelle compagne
Ce prince perdu remue villes et campagnes.

Terres que j'ai quittées, j'ai dédié ces cris,
Sur un obscur écueil sur lequel je m'ennuie,
Aux survivants d'été. Comme ils s'aiment et rient...

Le jour qui blêmit, oh, et si proche est la nuit...
Comme ils sombrent et dansent dans la chambre noire,
Et s'entendront gémir dans la peau d'un chat noir.

SOUVENIRS...

Par delà le miroir
dansent des images aux terribles parfums
secrets de Lucifer
dérobés à l'œil humain
A cela ressemble
l'intime monde féminin
bain de merveilles

Dans les flots langoureux
leurs corps
saignaient l'étrange à gros bouillon

Nos pères
les bohémiens
saltimbanques dresseurs de chiens
Irradiaient les yeux
des enfants alentour
façonnant des images

Ô lanterne magique
boite à lumière
sursaute aujourd'hui

Virides rutilantes et cyanurées
coulent face à nous
les fêtes

Par nos yeux endormis
fuyant comme un corps de femme
chantent les mirages
du verre halluciné

Pipes et luths
nos os écorchés
vibrent sur le squelette
de nos danses macabres

Feinte de vie
l'orgasme est roi

Couvrent la force cinglante
Des vents ouverts de lumière.

Et le Cyclone arraché
Comme une vaste paupière
Découvre son Œil caché
-Nu comme la pierre-

Qui tel Ptah créant les dieux,
Vomissant l'humanité
Fait paraître d'autres Cieux :
Ceux de la mer avortée.

Marylin

Ivre dans la fanfare
Vivre loin du cafard
Dans un phare
Ou dans un buil
Ding dong
Dis-donc
Où-est la tuile ?

J'ai du abuser de gin
J'vois tout'la place couverte de Djinns
Des trav'los "Bye-bye la mine !"
Trav'ling avant sur la gamine

Marylin & la lune
Mary-lune & ma Line
Noctambules
Belles de nuit
Somnambules
Passé minuit

Ma Line souvent si belle
A faire cramer les décibels
Baise à l'aise dans un parking
Tout comm'dans une soirée smoking

Marylin & la lune
Mary-lune & ma Line
Vestibule à l'infini
Préambules
& compagnie...

La machine s'affole
Marylin en raffole
Je la gave de musique
Cornet-piston tout'la clique

Un'parade frénétique
Pour mélomanes fanatiques
Et qui enfin se termine
Dans le lit de Marylin

Missed Miss T.Shirley

Elle aime les fétiches
En bois de teck
Les fringues les postiches
Dread locks Hi-tech
Ragga-reggae style Tosh Peter

Elle nique les potaches
Gavés de tech
No musique qui tache
Sur fond de tech
Nique Mais préfère Teuchè Keurbè

Elle joue du sax fastoche
Se tape un steak
Un bœuf-blues chez "Patoche
& les Aztèques"
Sous le pseudo : Miss T.Shirley

I've missed missed missed Miss T.Sh...
I've missed missed missed Miss T.Shirley
I've missed her
Hey Mister !

Naufrage...

Comme un fou sous la brume,
Je m'envole et me perds,
Je valse sous les lunes
En de bien étranges mers.

Je m'enivre de chimères,
Suce sources d'azur
Loin des rives amères.
" Et crois-moi, ça assure ! "

Au seuil de lointains mirages
Les cieux croulants s'élaborent.
Là, dieu n'est plus qu'une fable,
On sent frémir un dehors.

Vois comme je t'entoure
Et envoûte ta faim.
En de verts détours,
Je m'introduis enfin.

De vastes crapauds d'argent
S'arrachent à la nuit,
Et s'ancrent en rugissant
Aux reins de la mer Inouïe.

Le flux serpente et roule,
Un déluge CHTONIEN ;
Flancs meurtris par la houle,
Tu hurles Soudain.

De ta proue suante
Par moi transpercée
Coulent rimes puantes
En travers des marées.

Runes pâles, sanglantes,
Blasphèmes millénaires

Le pipi jaune du soleil
se fond dans le crépuscule ;
une mère appelle son chéri.

La sirène

La lune : un joyau glacé
Que baise la terre agacée
Là sur un pâle cimetière
Où tes doigts glissent comme du lierre

Isolé dans ce secteur
Désolé Explorateurs
En quête d'un peu de pluie
De soleil et de magie

La nuit a largué sa voile
Qui transpire des étoiles
Sur tombes et trottoirs
Londres grise de brouillard

Isolée la jeune fleur
Dont tu sucés la liqueur
Dans le ventre d'un Boui-boui
Aux murs tachés de cambouis

Aube courbe cité polie
Aux murs nacrés de Folie
Rechercher ma jeune sourde
Près du môle ou de la lourde

Le soleil brûle tes yeux
Et enflamme tes cheveux
Les mêlant à l'or amer
Quand tu retournes à la mer

Le jour naît d'Aur Or e...

Comme les vents s'offrent au Soleil,
notre mer repose sous le Ciel.
la voici folle et impure
écumer blême sous la torture,
s'étirer, se tourmenter
pour un amant qui l'a quittée.

Gare au navire toutes voiles dehors
qui défiera ses désaccords !

Naître en les nues,
n'être, en être déchu,
les effleurer le jour du nom
aux points des lèvres de l'horizon...

La nef sucrée de rides dorées
sombre dans les reflets des mers mordorées.

VAGUES D'OR ENFANTINES...

Une vague s'étonne
aux flancs de l'épave
verte de n'avoir jamais aimé.
Courants et circonvolutions marines
choquent le bleu au vert uni.
Une goutte trouble l'extase.
Un dialogue solaire sombre à sa fin.
Image.
Les nuages incandescents
flânent calmement
portés par le sky-stream,
souffle de latitudes étoilées.
La forge lointaine siffle de mille folies
aux tons ternes gorgés d'humidité solaire.
Calme, calme, repos des sens
la peau caressée de frissons
noyée dans un amnios solaire.

Je pense,
je vois,
je parle,
je Moi...
Moi. Pour la première fois
un enfant goutte la flaque
de la pointe du pied.
Il s'abreuve
d'inconnu.
Ses mains se referment sur la note liquide
et baignent son visage.
Il est seul.
Le tâtonnement du soleil
allume ses mains mouillées.
Ses mains mouillées
allument le tâtonnement du soleil.
Le sel se dépose sur sa peau.
Il lève les yeux,
quitte ses vêtements,
plonge inaccessible.

Dans les bras nacrés du sommeil
lové souple chien de fusil
ne craignant, ni
ombre ni

cri

En cet instant de mort en vie
Quotidienne comédie
mimant l'échéance
oh toute ma vie
je sentirais
les bandelettes glacées
de ce corps momifié
Qui près du mien gît
ô cris étouffés
l'Horreur sourde
immobile comme le cadavre
inondé de froides sueurs
quand vient l'Aurore

GUERRE 1

Larmes aveuglantes des mers
Déchues de la pupille solaire
Si calmes
Trop calmes
Larmes de rage
Que survole un aéroplane
Sombre présage
A l'horizon

GUERRE 2

Jour de feu...

Flûtes d'opium, grisées
Fuite, larmes brisées.
Fifres rouges ! Des cris
Fuguaient sous la pluie...

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Les rythmes africains
Des sanglots de leurs corps
Suppliaient les accords
D'un dieu américain...

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Jeunes, traîtres et beaux,
Les mains percées de bijoux,
Gouttes, fluides rubis...

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Aux diamants de leurs cris
S'unissaient le phosphore
Et le sexe de la mort.

GUERRE 3

Le ciel pleure des étoiles.
Ses seins, d'obus sont percés.
La peur, aigre lait caillé,
Aux gorges nouées d'étoiles
Arrache des cris, des râles.
Monstres ! ...déluges qui râlent.

Gueules coites édentées...
Les rues, tapis rouges plantés
De fleurs aux chairs éclatées,
Sous les cieus délattés,
Craquent, se fissurent et tombent
Aux bas-enfers sous les bombes.

Sous des squelettes de cendre,
Excrétions d'immeubles,
L'acier et le sang se rendent
S'encastrent à la terre meuble.

Pompeï, l'antique nom...
Un Vésuve de canons !

Lost song,
Chanson égarée au cœur,
Last song,
Où la pluie tordue se meurt.

Silence, voile de cristal,
Diaphragme du mort-monde,
Se dépose sur l'égal,
La vitrine de l'immonde...

D'en bas, des cadavres noirs
Tendent l'oreille au printemps.

Chancelants, couverts de foires,
Ressortent les survivants.

Maître des brûlures de l'acide ;
suivant l'extase planétaire,
son corps s'en est allé.

Une sculpture immobile
lui court sur les vertèbres ;
Éclats dérochés d'os statiques.
Son corps s'en est allé.

Le long désert des nuits encore
s'ouvre et s'enterre...
Ô blême rainure,
tu ouvres tes ailes
tachetées de glaise
suivant le long murmure
des élans éphémères.

Marche funèbre
Souffle premier
plasma cosmique
gouffre premier
fanfare dérivante
Comme le cri des Séraphins

RÊVE DE FOU...

C'était ce matin je crois
Songe rêve de fou
Le ciel me courait sur les veines
Passé le temps de la pudeur
Je m'étale sur de mers fauves
Voyage aller où l'on court
Retour que l'on sauve
C'était je crois le temps de l'enfance
Puis l'on s'éloigne
Emportant ce petit bagage
Ce mouchoir sale dont on s'est servi maintes fois
Lorsque les manches ne suffisaient plus

Midi déjà les canons s'activent
Pour assassiner le carré de toile fripé
C'est la guerre je crois
Qui tue l'enfance
Tout homme a connu une guerre
Qui a souillé son mouchoir
En se torchant dessus

Le soir arrive la peau de pomme
On a du cidre dans les veines
Et les jambes ne courent plus
Certains ont lavé le mouchoir
D'autres... il a disparu
C'est bête...
Puis le temps des regrets
Les canons qui s'activent
-Ne pourrais-tu pas les écraser
Moi je songe
Rêve de fou
J'ai vingt ans
Retour que je sauve
Une fois deux fois...
Le ciel en dessous
Vient chatouiller mes veines

Qu'on me prenne pour un fou
Je suis un mouchoir d'ébène

MANDRAGORE

De longs corps desséchés
Lentement se balancent
Au vent noir desséché
Elle gémit : la potence

De blancs corps illunés
A la tête violette
Comme des nouveaux-nés
Vestiges d'une fête

Au vert vent de la nuit
Qui chasse les odeurs
De cette chair pourrie
Furtivement un CRI...

Dans le terreau
Terre brûlée
Souillée du sang des condamnés
Seulement victimes du Passé
Du Présent ou de l'Avenir
Dans ce noir lit de pourriture
Mélange de sang et d'Humus
Dans cette parcelle fertile
Elle croît
Elle se mature
Cette curieuse plante immature
Dans un élan de Magie
Elle se nourrit de nos Folies
Elle pousse
Elle pousse
Elle pousse encore
La

Man
dra
gore !

PANIQUE

Peur sur la ville cérébrale !
Le lobe frontal bouillonne...
ou se liquéfie.
Profondes fixations du sol,
affolement oculaire :
élasticité des distances ;
course poursuite !
Un homme s'apprête à sauter d'un immeuble.
Vertige !
Le pavé lui colle déjà au front.
Il saute.

Le dernier dit à sa mère :
Oh maman j'capte plus rien
Je veux d'venir végétarien

Ô Fleur de chair
Fleur de mine
Ta saveur est clandestine
Fleur de chair
Sur champ de mine
Ils s'en lèchent les babines

FLEURS DE CHAIR

Fleurs de chair
Fleurs sanguines
Fleurs de chair
Sur champ de mines

Corps de chair
Corps en ruine
Fleurs de chair
Sur champ de mines

Univers
Rouge uni
Tapis rouge
Pour les vers
Affamés du festin
De cadavres

Ô Fleurs de chair
Fleurs sanguines
Fleurs de chair
Sur champ de mines

Commando de la gangrène
Un bras en reçoit la graine
Ta jambe a bien mauvaise mine
Fleur de chair sur champ de mines

Chair en fleurs sur champ de mine
Survoler ce champ de fleurs
Se poser sur champ de mines
Champ déminé plein de fleurs

Trois jeunes tambours
Rev'naient de guerre...

Le premier est amnésique
Le second n'a plus de trique

Noyée dans les draps blancs, Gwendoline me sus
Sure, non sans malice, la métamorphose
Sensible, là, où se joignent ses cuisses roses.
En ce lieu qui, bien avant que je ne le susse

Délectable calice aux mûres quintessences,
Me semblait une lune, ulcérée comme un lys,
J'observe fasciné la lente incandescence
Des lèvres suintantes surgissant des abysses.

Alchimie

Le Noir Alpha, limbes du Nord vides de sens,
Morne séjour des âmes des enfants païens,
Que tourmentent les mouches, les divines Essences
Corrompues qui encensent ces salles, où baille un
Cul rougi de vives claques froides : l'ang'gardien.

A l'Antipôle déchu, s'élèvent en jardins
Les blancheurs éclatantes, et les tours ciselées,
Glaces du Sud, lumière aux traîtres aiguillons,
Où gémit dans l'oubli la fillette isolée
Dont la vierge immaculée se saisit du nom.

U, le centre de la Rose, unités cycliques,
Le stable mouvant, la verte alchimie, mystique.
Est : l'initial chasseur et pourpre fratricide.

L'Ouest, la violette porte au fin laser vicieux,
W(ay), l'Oméga ultime, l'O suprême acide,
Trompette aiguë qui sonne l'effondrement des Cieux !

Tyrans : prêtres et rois
Furent aussi animés par la pourriture,
Que ceux qui viendront dévorer notre pâture.

Digne fils, bel enfant,
De palais, tu n'auras,
Tes ongles grattant la terre en sortiront en sang.
Ta peau que tu verras
Se rider, la chair qui flasque et molle
La sous-tendra, te remplira d'horreur
Car ainsi est le temps et sa course folle.
Non ! Point d'Apocalypse !
La vérité, c'est Toi.

TOI...

Ceignez vos pagnes de chair,
Ou suppliez vos dieux tutélaires,
Car mes mots,
Que brisent les éclairs,
Faucheront les hameaux
Et saigneront des chimères.

Nulle Merci.
" Tes fils, nous ne sommes pas. ",
Clament ceux qui furent occis
Pour de funestes repas.
" Nous ne voulons point de ce repos
Nourrit aux neuroleptiques ;
Ni dans ce pâle dépôt
Nous gaver de la Foi extatique. "

.....

D'aucuns déjà s'immolent,
S'imaginant prophètes,
Sur d'antiques autels étranglés d'herbes folles,
Puis élevant leurs têtes
Tranchées, sur les foules de gypse
Bavent : " voici venir les feux de l'Apocalypse ! "

" Repentez-vous, impies. ",
Fulminent-ils encore,
Ivres comme des toupies
Qui ont perdu le Nord.
Sombres rats que voilà, avec leur saint Salut.
Ils délirent trop mal quand ils suent des hallus.

Je ne sais pas une guerre
Qui fut juste ; et crois
Bien que naguère,

Souplement, un voile tissé par les ombres
Incrustait de l'Or sur ton corps nu et sombre.
Mes doigts, lentement, descendaient électriques,
Enfantant un frisson humide, extatique.

Sens-tu ce venin que distillent les anges ?
Il s'écoule acide en nos veines étranges.
J'aperçois, unique, la porte de tes lèvres,
Haletante et ouverte comme d'une fièvre.

Je vais crocheter, de ma clé mélodique,
Le verrou mouillé de ta boîte à musique.
Tes soupirs se fondent à mes râles sauvages ;

Maintenant, tes yeux sont emplis de lumière ;
Tes lèvres noyées exhument un cri de rage,
D'hiéroglyphes brûlants, rouges et verts.

Le Temps d'une Autre Terre

Je marchais au hasard
Perdu dans mon ghetto
Mental et dérisoire
Entre
deux verres de trop

La nuit pourpre écarquil
Lait son grand Œil lunaire
Tout en voyant venir
Le temps d'une autre Terre

Brisée comme une épave
Tu traînes au bord de l'eau
La pluie nocturne lave
Tes yeux
sombres îlots

La mer m'a aperçu
Qui vomissais ma bière
C'est écrit dans les nues
Le temps d'une autre Terre

Comme un mage somnambule
Accroché à un fil
Permanent funambule
J'entrevois qui défilent

Des fleurs aux pétales cuivrés
Pourelchant le soleil
De leurs langues nacrées
Bordel ! Sont-elles belles

Toi tu restes accrochée
Voire rivée au comptoir
Tes globes colorés
Sont ces fleurs dérisoires

Le fleuve,
grossit de nos larmes
fardées de poussière d'étoiles,
inlassablement
s'écoule de la paume de nos mains,
des poignets aussi
où s'entremêlent veines et artères.

Le rouge baiser.
Les lèvres de la plaie palpitent
en un effet de succion de vides.

Le cœur se vide
avec un agaçant mouvement
d'horlogerie parfaite,
ce même mouvement
qui a rythmé l'existence.

La danse ronde des feux-follets
dans les champs où
pourriront nos cadavres
signe l'ultime échéance.

porteuse des ombres,
liée aux sylphes et aux tempêtes
qui, vagues terribles
éclaboussent les hôtes
de cris, et de hurlements titanesques.

Le limon s'écoule,
sèche, durcit, se craquèle ;
puis s'étend une plaine aride.
En son centre vibre un bûcher
sur l'antique piano
aux têtes de bouc
et de bélier.

Nos yeux cools mélangés
Près de nos verres de menthe-pastille
Sur ta cuisse élancée
Sont-ce mes mains qui montent ?

Solistes troublés
Au fil des saisons
Nous pleurons silencieux
Insultant la raison
Pour s'envoyer aux Cieux

LA SOIF...

Une lame d'ombre et d'or
Glisse sous mes paupières
Lorsque je m'endors...

Souples souvenirs, d'hier
De la moite chaleur,
D'un fœtus et son pouce de verre
Un matin oublié de tous,
A peine baisé de lumière...
La profonde et pourpre nuit tremble,
Se brise sous une arche lunaire.
C'est ainsi que tous
Nous entrons
Dans nos vaisseaux-tombes,
Direction : les éléments.

Prendrons-nous notre pilule au cyanure ?

Les jardins où nous errions
Sont rasés,
Jardins brûlés.

Ah ! Qui me parle de Paradis ?
Dois-je donc me soumettre au rituel ?

Les sulfureuses allées de mes sens
Proches et subtiles,
Mes pensées,
Folles parmi les blancheurs artificielles dérivent,
Frêles épaves emportées
au débit d'une onde aride.
Voilà que je sombre en ces sables mourants
Que l'homme nomme Temps.

Et de la nuit écarlate tant espérée,
Cette nuit que je revois en rêve,
Puis ces cieux aux lambeaux violacés

AURORE...

" Cette nuit sera offerte aux furies élémentales "

Leurs doigts filandreux et glacés
S'étirent longuement,
à ne plus paraître :
parés d'anneaux...
Son visage,
reflet des fleurs flétries,
s'éveille déjà ; trop loin.

Un lieu ???
Une torpille passe et scintille.
Les cieux sont déchirés.
Est-ce l'indication d'un Sabbath prochain ?
Un chemin ouvre monts, vides & forêts.

Une orgie ogresse approche.
L'odeur des latrines démoniaques se fait plus poche.
La fable s'en aperçoit
maigre comme la faim,
ouverte d'amour,
affamée des rimes en fête
qui dansent, se tordent
pour se recroqueviller
dans les flammes bleues
et sur les braises de nocturnes brasiers
qui grésillent.

Les lyres sont absentes de ces instants,
Bannies,
leur cristal se brise.

La salle du cabaret s'étire ;
les murs se fissurent,
s'ouvrent à la lumière
qui s'engouffre
fluide mais puissante,

FARCE...

De profundis mysterii
Le sang s'enfuit
Aux arcanes inférieures
N'oubliez pas votre offrande au soleil
Dieu de la vie
Vaste cité
Tour ciselée
Sursum deosum
Perle d'effroi
Vertige
Traumen Sie
Un homme
Une femme
Un enfant
Une pièce éclairée
Couleurs vives
Teintes pastels
Ils mangent
Vision d'un bonheur
Lignes de fuite
Saccades cubiques
Cristaux liquides
Dieu entre dans le monde
Le monde se réduit en ville
La ville en tour
La tour s'engouffre dans la pièce
Revers de réalité
La pièce se fait homme
L'homme se plaît femme
La femme envahit l'enfant
L'enfant pleure
Suce son pouce
Requiem Aeternam
Le grand mystère

Par dessus cette antique mare
Où se baignent des enfants fous
Le dos orné d'ailes diaphanes,
Coulent des perles que je file en vers.
Oh, combien de fois ai-je voulu les rejoindre,
Mais aussitôt, la raison :

" Chasseur de perles lunaires
où va donc ta Folie ?
Noyée dans l'Erreur
Comme une épave millénaire. "

Elle m'espionne, me sonde,
Me soupçonne et me piège.
Et sa douce belle voix, agréable,
Elève des barrières.
Vaine comédie :
Les songes d'hier
Les livres maudits...
Cette fois, elle m'exaspère.
Je m'en irais loin,
Bien loin dans le désert,
Où la voix de cette sale petite fouine,
Qui grésille comme de l'Huile,
Ne pourra plus me déchirer le front.
Je la laisserai brûler
Sous l'Œil-Brasier du Soleil.

Les chiens ont gémit
Au pied des villes.
Leurs liquoreux abois
Ont encensé la nuit.
Maintenant, ils courbent l'échine.

Sur des dunes-ruines
Se lèvent des spectres
Aux lèvres espérant la bruine.
Ces mirages dont la chair
Fourmille de bulles-océans
Dévorent les cris déformés
Des hordes humaines.

Mes pas feutrés
Ont tracé des sillons
Dans le silence.
Nombre de contes
Pèsent sur le désert.
La soif,
Les illusions,
Les mages,
Et ces Djinnns
Qui se contorsionnent
Comme une buée de fakirs,
Sublimés du goulot au cul d'une fiole.

Le sable, la poussière,
Et l'air qui se trouble.
La cervelle, liquide,
Bouillonne dans le chaudron
De mon crâne parcheminé.

Et la soif sous le ciel,
Bouclier de cuivre.

Soif,
Chaude cervelle,
Eau-mirage,
Bouteilles vides.

De quoi se plaignent les noyés ?
Que boire d'autre que les larmes ?

Désert,
Le silence,
Doucement coloré
D'un crépitement.

Est-ce cela le sifflet qui précède la mort ?
Aigre-doux,
Comme une voix enfantine

Bien plus tard, dans le Temple,
Elle et lui réunis,
Leurs deux corps qui se tendent
En leurs amples habits,
Se conjuguent détruits,
Tendent à l'infini.

Au large il a pêché,
Une idée, une clé.
" Bien. Qu'il soit anathème... ",
Se frotte le prélat.
Lui, comme un dieu qui aime,
Tonnerre et se débat.

" Voici, dit-Il à Elle,
Que l'ange bât des ailes.
Je t'offre une furie :
Ce rayon de soleil
Vole comme tu ris,
Vaisseau bleu et vermeil. "

Elle n'a point compris,
La beauté sans cervelle,
Et naïve elle prie
Croyant à un blasphème.
Alors, lui, l'infidèle,
En sanglots se réveille.

Il a couru les mers,
Dévoilé les montagnes,
Sucé les sucs de fer,
Savouré les campagnes.
Il s'est pendu aux vents
Et a pleuré devant.

Alors bavant la mort,
Il a brisé l'accord.
Et comme ces marins,
Dévorant son destin,
Il a pissé dément
Sur ce qu'il aimait tant.

Nos rives d'orage...

Ses yeux, couleur de sable
Planétaire cherchaient
Soupir de quelque fable,
Autant qu'ils se fâchaient,
Une route un désert,
Un joyau que l'on serre.

Ô, dès qu'en pleine mer
Aux brumes du matin,
Le ciel -ou l'eau amère-
De l'ardoise se teint,
On se surprend perdu,
Ombre dans le désert.

Le poing qui se resserre
Ronge l'Œil éperdu.
Silence et bouche bée,
La perle a disparu.
Une mouche gobée,
L'on s'étrangle : " Perdue... "
(De rage !)

Des années durant, Il
A couru d'Elle en Îles ;
Souffle singulier,
Va-nu-pieds bien souvent,
Il se voulait allier
Son rire au pied du Vent.

Elle attend au sommet
D'une tour d'Orient.
Et ses lèvres semaient
Les mots clairs et brûlants
De la Chanson d'Arthur
Dont l'âme se torture.

Suspendue près d'un éclat de rire.

" Si je croise un homme,
Une femme ou un prêtre,
Je l'écorcherai et laperai son sang. "

Je délire.
Ma peau s'écaille,
Mes ongles déchirent l'air.
C'est la raison
Qui me raccroche à la vie.
Vas-t-en putain,
Ou bien, écoute sagement.

Offre moi
Les richesses de ce monde :
Je brûlerai ces vieux papiers jaunis.
Qu'on me tende
Le fils d'Abraham :
Je l'armerai d'un glaive nommé : Insoumis.

Vendez-moi un Dieu,
J'ouvrirai son gosier.
Et sa gorge ainsi déployée,
Tremblera écarlate
Dans une hystérie nécrophage.

Bientôt la nuit,
Ses sortilèges.
Ma folie même se dessèche.

Mes ouïes bourdonnent
de ce sifflet envoûtant.

Une douceur
Molle très
souple très
subtile
Sensuelle

Un chant tout proche.

La mort ?
Non, ce sont des chameliers
Ivres de fumée.
Nomades,
J'aime vos chants
Votre rythme
Fluide et sifflant
De mystérieuses spirales.

J'ai tracé naguère
De semblables sphères.

Pour une goutte de vie
Je donnerais la mienne.

Les fils du désert
Ont apaisé ma soif.
L'étalage nocturne
Brille de mille joyaux.
Leurs vagues viennent mourir
Au creux de mes mains.

Nous humons sous ce décors
Le choc de nos crises individuelles.
Je ne suis qu'un mage
En un lieu magique.
J'ai vu et appris,
Maintenant, je rêve.

Mes yeux et mon ouïe parlaient,
Mon corps entendait.
Mais il me faut aller
Car j'ai grand soif !

" **La rosée** sur mon front
éveille une fraîcheur
si calme et paisible,
peut-être lointaine,
que,
qu'il me semble
avoir posé les lèvres
sur la coupe
emplie de ce vin jeune et vert
dont rêve l'amant de ton rêve.

Où te caches-tu amie ? "
Tu gazouilles au creux de ma main.

" Nature,
Je baise tes doigts
d'un rire.
Oh, je sais,
Je t'ai aimé toute une nuit,
une vie
mariée au jour.

Libre de quitter
tes larmes maternelles.
Libre de te revoir.
Libre, libre, sans limites...
Libre de pleurer,
libre de ma joie,
libre de t'aimer.

Ô ma reine,
tes haillons sont des dentelles
aux mailles dressées
par d'habiles araignées irlandaises.

Je possède ton sourire
Dans l'écrin de ma mémoire.

Tes larmes appellent les miennes.

Mes émois puérils te séduisent-ils ? "